

Septembre 1917.

Le Journal des Soldats Blessés aux Yeux



Ce Journal, qui paraît une fois par mois, n'est pas mis dans le commerce



Il est exclusivement réservé aux soldats blessés aux yeux, à qui il est envoyé gratuitement, et aux personnes qui s'intéressent à eux



DIRECTEUR-GÉRANT

M. BRIEUX, de l'Académie française
26, Rue Victor-Massé, Paris



**ADMINISTRATION
LES ANNALES**
51, rue Saint-Georges
PARIS

Liste des Donateurs pour les Soldats Blessés aux Yeux

Mois d'Août 1917

Les Souscriptions de 20 francs au moins donnent droit à l'envoi du journal

Verney (M^{lle}), Paris, 100 fr. — Élèves, Ecole du boulevard Rey, à Grenoble, 150 fr. — Archimbauld (M.), Arles, 100 fr. — Bettolini (M^{me}), New-York, 28 fr. — Damiot (M.), Rosières-aux-Salines, 134 fr. — Ct. Texier, à Angoulême, 100 fr. — Cusinberche (M.)¹ Clichy, 5.000 fr. — Bauer (M.), Stockholm, 176 fr; 95 c. — Andrew Ragone (M.), New-York, 1.850 fr. — Grimaud (M^{lle}), Toulon, 25 fr. — Godefroy (M.), Dinan, 30 fr. — Thimon (M^{me}), Tunis, 65 fr. — Suleaux (M^{me}), 25 fr. — Élèves, Ecole de Filles de Vizille, 25 fr. — Anonyme, Marseille, 150 fr. — Chichery (M^{me}), Tours, 25 fr. — Claude-Maurice-Robert (M.), 150 fr. — Coutanceau (M^{me}), Paris, 50 fr. — Gassmann (Pierre), And Ullmann, Charles Février, M. Bourquin, Zumthor, Liane Bernard, Renée Bern M. Zumthor, Ant. Jacob, Mad. Am Porrentruy, 115 fr. — Papon (M^{lle}), Mo Dore, 21 fr. — Béguin (M^{lle} Olga), 25 fr. Canevet Stubbs (M^{me}), 50 fr. — Carpen (M^{me}), Rouen, 50 fr. — Anonyme, 250 fr. Danlos (M.), Paris, 20 fr. — Bokowsky Soupques, 25 fr. — Péronnet (M.), 21 fr. — Lemaire (M^{me}), Frévent, 20 fr. — H (M^{me}), London, 50 fr. — Clerc (M.), La vanne, 312 fr. 60, Van Gelder (M.), Amsterdam, 100 fr. — Vernet (M^{me}), 20 fr. — Didier Epinal, 498 fr. 90 c.

de la Guerre, 5.000 fr. — Hornung (M^{me}), Paris, 25 fr. — Cottin (M.), Paris, 20 fr. — Capot (M.), Arcachon, 20 fr. — Union Nationale Française, à Montréal, 1.000 fr. — Collot (M^{me}), Versailles, 20 fr. — Alice et André Pelletier, 20 fr. — E. Andhre Bouché (M.), 50 fr. — B.-N., à T., 50 fr. — Grumbach, Destreicher, Yabantons (M^{les}), M. M. Serrier et M. J. Destreicher, Saint-Nectaire, 200 fr. — Rizard (M^{me}), Charlieu, 20 fr. — Un pauvre Curé de campagne, 20 fr. — Emilio Fabra (M.), Buenos-Ayres, 50 fr. — Bertron (M.), 20 fr. — Cachin (M^{me}), Le Perreux, 20 fr. — Rafaël Campos (M.), 20 fr. — Société des Prévoyants de l'Avenir, Bressuire, 25 fr. — Terrasse (M^{me}), Le Nuy, 20 fr. — Sick (M^{me}), Val d'Ajol, 300 fr. — Querqui (M. et M^{me}), 25 fr. — Dr. C. V., 100 fr. — Sibille (M.), Epinal, 100 fr. — Gauchout et Jondet (M^{les}), Port-Saïd, 25 fr. — Bertramp (M^{le}), Toulon, 25 fr. — Broussaud (M^{me} S.), Saint-Auloye, 100 fr. — H. C., 25 fr. — Mascusimo Nava (M.), 50 fr. — Abesc Grosberg, 20 fr. — Roberto Ramirez (M.), 30 fr. — Moreno, José (M.), 30 fr. — Arce Arnas (M. A.), 20 fr. — Mena, Isidore (M.), 20 fr. — Félix Marin (M.), 20 fr. — Lucas Vargas, 20 fr. — Luis Calvo, 40 fr. — Arturo Loaiza, 100 fr. — José Murillo, 40 fr. — Ezequiel Jauregui, 40 fr. — Julio Zamora, 40 fr. — Domingo Elisseeboche, 40 fr. — A. Lahaye, 100 fr. — Andres Stipinovich, 40 fr. — Claudio Rivera, 80 fr. — Henry de Gents, 30 fr. — Maria de Koloski, 20 fr. — Geromino Harasich, 30 fr. — German Morales, 30 fr. — Jorge Bastide, 70 fr. — Mardel (M^{me}), Monville, 30 fr. — Leléux (M.), Le Caire, 200 fr. — Harry (M.), Le Caire, 250 fr. — Conud (M^{me}), Vallon, 20 fr. — Officiers, Sous-Officiers, Brigadiers, et Canonniers de la 25^e Batterie, 100 fr. — Zézé, 25 fr. — Conchez (M^{le}), Buenos-Ayres, 25 fr. — Mangin (M^{le}), Roanne, 110 fr. — Erüst (M.), 20 fr. — Fouque (M^{me}), Langson, 100 fr. — Masset et Roton (M^{mes}), 20 fr. — Guéry (M.), Saint-Benoit, 20 fr. — Conchez, Marie (M^{le}), 25 fr. — Bontemps (M^{le}), Pétrograd, 180 fr. — Bigaignon (M^{me}), Paris, 20 fr. — Kahn (M.).

Anonyme, 10 fr. — Salmont (M^{me}), Sis 10 fr. — Ecole de Garçons de Malleval, 75 c. — Anonyme, 5 fr. — Une Petite Cousine Berrichonne, 5 fr. — Petites Filles, Ecole communale de La Tresne, 10 fr. — (M^{le}), Villardonnel, 5 fr. — Noiroit (M^{le}), Eaubonne, 5 fr. — Une Cousine Aveyronnaise, Najac, 5 fr. — Mesnier (M^{me}), Rochelle, 5 fr. — Caignard (M^{le}), Paris, A. Mérat (M.), Lyon, 10 fr. — Bardoul (M^{le}), Bain-de-Bretagne, 5 fr. — Carrère (M^{le}), Saint-Denis, 5 fr. — Dade (M. R.), Montauban, 10 fr. — Lise et Pierre Mercier, 3 fr. — Flay (M^{me}), Besançon, 10 fr. — J. R. et Pierre, Saint-Paul, 5 fr. — Valentine et nevière, 5 fr. — S. L. de G., 10 fr. — Fleury (M. J.), Saint-Jean-sur-Lot, 10 fr. — Madeleine, Gaby, Marguerite Castillon, 10 fr. — Chabot (M^{me}), Saint-Médard-en-Jalles, 10 fr. — Suffien (M^{me}), Saint-Louis, Aix, 2 fr. — Jocobo Campos (M.), 10 fr. — Paul d'Alchéte, 10 fr. — Armando A. Grovo, 10 fr. — Raquel de Arce, 10 fr. — Ana de Gardia, 10 fr. — Ana de Arasich, 10 fr. — Pedro rense, 10 fr. — Rambert (M^{me} F.), Bourg, 10 fr. — Maillet (M^{me}), La Ferté-sous-Jouarre, 5 fr. — Brylinsky (M^{me} Irene), 10 fr. — Darque (M^{le}), Baccarat, 5 fr. — Marthe (M^{le}), 5 fr. — Beuder (M. Georges), Gamaches, 10 fr. — Mullioz (M^{le}), Allanch, 10 fr. — M. L. Une de vos fidèles Lectrices pour ses 60 ans, 5 fr. — Lambert (M^{me}), Monfrin, 10 fr. — Magrin (M.), Périgueux, 10 fr. — Une Adeline, Versailles, 5 fr. — Henrion (M^{le}), cher-les-Mines, 6 fr. — Fournier (M. et Mme), Camille, Melly, Germaine, Hubert, 10 fr. — Parrocha (M. E.), 10 fr. — Guibey (M. E.), 10 fr. — Anonyme 10 fr. 50 c. — Pouillié (M. L.), Pamiers, 10 fr. — A la mémoire de son fils, 10 fr. — Olier (M. Paul), 5 fr. — Mouillé (Abbé), Bar-le-Duc, 5 fr. — Pour un inconnu, 5 fr. — Une Abonnée des Annales, 3 fr. — Greff (M^{me} M.), Nancy, 5 fr. — Chausse (M^{me}), Vautoux, 10 fr.

(A suivre.)

COMITÉ FRANÇAIS

DUI

Permanent Blind Relief War Fund for Soldiers and Sailors

(fondé par M. et M^{me} GEORGES KESSLER)

Entrepôt des Matières premières

35, Boulevard du Château, Neuilly-sur-Seine (Seine)

NOTE DU MAGASINIER

Cette fois ça y est! Le patron est resté pendant un mois sans taper sur le pauvre bougre de magasinier, aussi ai-je le sourire et je vais vous faire mes confidences.

Lorsqu'il y a quelques mois celui que vous appelez votre père, mon patron à moi, m'a chargé de faire tous les mois, dans ce Journal, le Bulletin de l'Entrepôt, je n'ai accepté qu'à la condition de pouvoir vous écrire en camarades, en bon copains que vous êtes tous. Car vous savez je vous connais bien, si vous, vous ne me connaissez pas. Je n'ignore rien, pour avoir beaucoup vécu au milieu des camarades d'une École de Rééducation, de votre caractère, de vos habitudes et même de vos manies. Ne rouspétez pas si je dis que vous avez des manies. Vous les connaissez aussi bien que moi, et si vous ne me croyez pas, demandez à votre bourgeoisie, et vous verrez bien qu'elle dira comme moi.

Bien entendu, il était convenu que cette familiarité de langage ne devait pas être aux dépens du boulot. Pour moi, ça le facilite. J'aime mieux faire mon turbin en rigolant et en chantant, qu'en étant muet comme une carpe. Faites comme moi et vous verrez que j'ai raison. Aussi je fais tant de boucan en ficelant vos ballots, que mon administration a collé mon Entrepôt, loin de tout le monde, dans une ancienne Ecurie. Là au moins, je peux chanter à mon aise sans crainte que mes éclats de voix cassent les carreaux, puisqu'il n'y en a pas.

Maintenant causons de nos affaires. Ça
barde les bouts de bois!

Chaque semaine le nombre de mes clients augmente et, quand ils y ont goûté, ils y reviennent. C'est bien rare que quand le poison d'une première livraison radine, vous ne fassiez pas une commande plus forte. À, ça prouve que vous êtes contents, et ça me botte. Aussi allez-y carrément. J'ai en agasin tous les bois courants et, sur demande, je vous ferai faire tous les bois spéciaux que vous pourriez désirer.

Mon chien dont est tout à fait épatait
beaucoup me le demandent tout coupé
Dans ce cas, indiquez-moi bien les longueurs
de la coupe que vous désirez.

J'ai aussi du joli coco, de la belle banane et du chouette tamnico.

J'ai eu des difficultés pour la ficelle. Elle est pas bonne. Le patron dit que vous avez qu'à la renvoyer, et on vous la remplace pour rien et franco. Celle que j'a aintenant est à la hauteur, je le crois.

Je vous recommande encore, pour éviter des retards, de bien adresser vos commandes, 35, boulevard du Château, Neuilly-sur-Seine (Seine). Adressez votre bougre de magasinier si vous voulez n'a pas d'importance (1).

Et surtout écrivez bien lisiblement votre nom, votre ancien régiment, votre adresse avec le département et la gare où je dois faire l'expédition.

LE MAGASINIER

moins pauvre bougre que la dernière fois.

(1) Et les réclamations à moi. Soyez tranquilles, ce « pauvre bougre de magasinier » n'en prendra que selon son grade et selon ses torts. (Note du patron.)

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX (SUCCURSALLE B), 11, BOULEVARD SAINT-MICHEL. — 3044-17.

Le Journal des Soldats Blessés aux Yeux

Le "Journal des Soldats Blessés aux Yeux" n'est pas mis dans le commerce : il est adressé gratuitement à tous ces blessés, et aux souscripteurs de vingt francs au moins.

Nous faisons appel à la collaboration de tous, sous forme de critiques, de conseils ou d'articles.

LES RASOIRS DE SURETÉ

Eh bien, mes chers amis, il y a plaisir à vouloir vous être agréable! Quelles jolies lettres, et gentilles et affectueuses vous m'avez écrites la suite de l'article paru dans notre dernier numéro! Je voudrais pouvoir les transcrire toutes pour offrir, comme un frais bouquet, à M. Cusinberche, qui m'a donné le moyen de vous offrir, à chacun, un rasoir de sûreté!

Ce que j'aime surtout dans vos lettres, mes chers enfants, c'est leur gaiete, c'est leur esprit. Vous comprenez bien que c'est cela qui doit le plus me toucher, puisque vous m'apportez ainsi la preuve que vous êtes contents, et que votre courage à reprendre la vie a été récompensé, et que tous les sorts de ceux qui vous veulent du bien n'ont pas été perdus.

L'offre des rasoirs a donc eu un joli succès, et les lettres sont arrivées nombreuses, nombreuses, et toutes bienvenues.

L'un de vous m'a écrit :

Il me fallait faire une demi-heure de chemin pour aller trouver le coiffeur et ma femme n'a pas toujours le temps de m'accompagner, et comme j'ai une bonne barbe, au bout d'une semaine ou deux, ma femme me fuit comme le diable fuit l'eau bénite, et me dit que quand elle m'embrasse, c'est comme si elle embrassait mes brosses de chiendent. Alors vous comprenez ma désolation...

Oui, mon brave, je la comprends, je la comprends même très bien, et je me réjouis à penser que bientôt, elle comparera vos joues à un satin sur lequel elle aimera caresser le satin des siennes.

Un autre pense à l'avenir :

Je suis loin d'être un sapeur, dit-il, et quand la guerre a éclaté, je n'avais guère

Les Rasoirs de Sûreté

de poils au menton et je tirais sur une moustache naissante. Trois ans ont passé et le rasoir de sûreté sera le bienvenu. Je n'ai pas encore de bourgeoise, mais il faut être prêt à tout événement.

Plusieurs appuient leur demande de la même façon. Je leur souhaite de trouver bientôt la bonne petite épouse, celle que je souhaite à chacun; une payse, celle qu'on eût épousée avant, celle qui ne se marie ni par pitié, ni par intérêt, et j'espère qu'après avoir pris seulement un baiser sur vos joues bien rasées, elle ne voudra plus en embrasser d'autres.

C'est ma femme qui me dit de vous écrire, dit un troisième. Depuis qu'elle a lu votre article, elle ne me laisse pas tranquille...

Oh !

Envoyez-moi donc un rasoir. Faites ça pour elle. Et aussi pour moi.

Madame, prenez un peu de patience. Chacun son tour... En attendant, embrassez votre mari sur le front; s'il s'en contente vous me le direz.

Et voici une dernière citation :

... Je n'ai pas encore de bourgeoise, mais j'ai deux petites sœurs...

Pauvres petites sœurs ! Laissez-vous piquer, petites : ça lui fait tant de plaisir, à ce grand frère, pour lequel vous ne serez jamais trop bonnes. Plus tard, vous comprendrez; pour le moment, écoutez-moi.

Je me suis donc mis à la recherche des rasoirs, des centaines de rasoirs qu'il me faut, ou plutôt,

j'ai prié mon vieil ami Laboucheix — qui m'a déjà bien aidé à vous aider — de rechercher quel était le meilleur. (Laboucheix est un « vieux founard » dévoué comme un chien, malin comme un singe). J'ai aussi demandé à des industriels de me dire leurs prix et j'ai questionné un certain nombre d'entre vous.

Ceux de vos camarades que j'ai vus tout d'abord, sont naturellement des Parisiens, et la plupart m'ont demandé des rasoirs *Gillette*.

J'ai fait la grimace, parce qu'un rasoir *Gillette* coûte vingt-cinq francs et qu'à ce prix-là, je saurai bien qu'il me serait impossible de tenir ma promesse: satisfaire tout le monde.

Heureusement, dimanche dernier, j'ai causé avec un camarade qui habite la campagne et je lui ai dit mon ennui, et le désir de Parisiens.

— Ne les écoutez pas, m'a-t-il dit tout de suite. Le *Gillette*, c'est bon pour les citadins, et pour ceux qui ont les moyens. Dans nos campagnes où voulez-vous que nous main-d'œuvre... trouvions des lames de rechange. Je me suis récrié, je lui ai offert lorsque celles que vous nous aviez données seront usées... Et lorsque ce numéro paraîtra.

— En effet.

— Seulement, il faudra joindre un cuir à chaque envoi.

— Parfaitement.

— Pendant que vous y serez, mettez aussi un blaireau...

— Je ne demande pas mieux, mais...

— Le tout coûtera moins cher qu'un *Gillette*... Moi, je connais une marque qui ne fait pas de réclame, — ça fait que vous n'avez pas à la payer, — je m'en sers depuis plusieurs années et j'en suis très content.

— Je vais essayer.

Et en effet, j'ai essayé. Voici le sixième jour que je me sers du même instrument, et de la même lame, en lui donnant seulement trois petits aller et retour sur le cuir, et je m'en trouve bien, moi aussi.

J'ai donc décidé de donner ma commande à la maison qui ne fait pas de réclame.

Mais le fabricant, lorsque je lui ai parlé de me faire une première livraison la semaine prochaine, a levé les bras au ciel, m'a demandé si je n'étais pas fou et si

je savais que nous étions en guerre hélas, si je le sais !

Il paraît que l'on ne trouve, ni qui ont les moyens. Dans nos campagnes où voulez-vous que nous main-d'œuvre... trouvions des lames de rechange. Je me suis récrié, je lui ai offert lorsque celles que vous nous aviez données seront usées... Et lorsque ce numéro paraîtra.

Les demandes seront servies dans l'ordre de leur réception et il ne sera tenu aucun compte des recommandations, nides prières des épouses impatientes... Mesdames, je fais de mon mieux, je vous assure.

Les Rasoirs de Sûreté

Et je voudrais terminer par un petit mot un peu plus sérieux.

Presque tous, vous avez pris la peine de m'écrire vous-mêmes, et de m'envoyer les quatre mots : *Bon pour un rasoir* que je vous ai demandés.

Pour un petit nombre d'entre vous, j'ai reçu une liste écrite soit par le Directeur de l'École, soit par une infirmière ou un camarade.

Bien entendu, ces commandes ont été classées à leur ordre et seront servies comme les autres; mais je voudrais, mes chers amis, vous supplier de n'être pas paresseux pour écrire. Vous avez tous des guide-main, — si vous n'en avez pas demandez-en à M. Emard, 99, rue de Reuilly, à Paris, qui vous en enverra — pourquoi ne vous en servez-vous pas?

Si vous ne prenez pas le soin d'écrire en noir chaque fois que l'occasion vous en est offerte, vous en perdrez l'habitude, et votre écriture deviendra très rapidement illisible. Si je vous dis cela c'est que je le sais, c'est que j'en ai vu des exemples.

Je sais bien qu'il est plus facile de faire écrire par quelqu'un et de profiter des dévouements qui vous sont si généreusement offerts, mais il faut songer à l'avenir. Plus tard, comment ferez-vous? Vous n'aurez pas toujours à vos côtés un Directeur complaisant ou une infirmière pressée; alors, comment écrirez-vous si vous n'avez pas appris à vous servir de votre guide-main?

Les Rasoirs de Sûreté

Et aux Directeurs ainsi qu'aux infirmières, j'adresse ici la prière de laisser à leurs élèves et à leurs blessés la plus grande initiative possible, de leur apprendre à se débrouiller.

Sans doute, il est plus doux de leur dire : « Ne vous donnez pas la peine, je vais faire cela pour vous. » C'est plus doux et c'est même plus facile. Il faut plus de temps et plus de soin pour guider une main malhabile que pour écrire soi-même, mais en faisant agir au lieu d'agir à sa place, vous serez beaucoup plus réellement utiles à celui que vous voulez obliger. Vous ne serez pas toujours là. Lorsqu'il sera rentré chez lui, il sera fort embarrassé si en voulant lui épargner toutes peines vous l'avez laissé incapable de se tirer d'affaire sans un secours étranger.

Le plus grand service que l'on puisse rendre à un blessé aux yeux, c'est de réduire au minimum les obligations où il se trouvera de demander service à quelqu'un.

C'est de cela qu'ils souffrent le plus, d'être sous la dépendance d'autrui. Chaque fois que vous apprenez à l'un d'eux le moyen de s'en passer, vous aidez à sa délivrance et à son bonheur.

P.-S.— Depuis que cet article a été donné à la composition, j'ai reçu de nouveaux renseignements relatifs aux *lames minces*.

Il paraît qu'on peut les repasser facilement. Un industriel m'en a fait la démonstration, et il m'a convaincu.

Il m'a surtout convaincu lorsqu'il m'a montré un bel écrin dans lequel sont contenus : rasoir, manche pour repasser, cuir, blaireau, lames de rechange... et une petite surprise.

Un certain nombre d'entre vous, mes chers amis, recevront donc des rasoirs à lames minces, genre Gillette. Ceux qui ne seront pas contents n'auront qu'à me renvoyer leur écrin à Neuilly-sur-Seine, 35, boulevard du Château, où se fait l'emballage (par les soins du bon bougre de magasinier), et on leur enverra en échange, un rasoir à lame épaisse.

BRIEUX.

Notre Caisse

Nous avions en Caisse le 31 Juillet.	69.273 3
Reçu du 1 ^{er} au 31 Août . . .	19.836 7
	89.110
Dépenses du 1 ^{er} au 31 Août . .	9.477 6
Solde en Caisse au 31 Août . .	79.632 3

Nous avons reçu ce mois-ci près de vingt mille francs, c'est un record.

Nous avons eu la grande joie — et quelque fierté — de recevoir du Ministère de la Guerre, sans avoir rien demandé, une somme de cinq mille francs. Nos lecteurs savent comment cinq autres mille francs nous ont été apportés par M. Cusinberche, et l'usage que nous allons en faire.

Nous avons reçu beaucoup de petites souscriptions, et ces offrandes, même les plus modestes, ont été reçues avec une reconnaissance attendue.

Nous avons dépensé de notre mieux et plus que nous avons pu.

Le nombre des familles qui reçoivent secours mensuel s'élève à :

Deux cent six

Reparlons Mariage

Nous avons beaucoup parlé mariage déjà, dans ce journal. Mais j'ai été frappé de voir le petit nombre de lettres qui m'ont été écrites, sur ce sujet, par nos camarades.

Cependant, nous avons publié des lettres bien alléchantes. Particulièrement, M^{me} G. S. (je ne la nommerai que si elle m'y autorise) inspire toute confiance par la générosité de ses sentiments, son enthousiasme et son désir de réalisation.

On lira ci-dessous la lettre qu'elle m'a adressée et à laquelle je ne change pas un mot.

Je prie nos camarades de la lire attentivement et de me dire ce qu'ils en pensent.

Je ferai de leurs réponses ce qu'ils me diront d'en faire : ou je les reproduirai (avec ou sans signature, comme on voudra), ou je les enverrai à M^{me} G. S..., ou je les garderai pour moi.

La Solitude, 11 Juin 1917.

Monsieur,

Cette fois, le journal m'est parvenu. En vous remerciant de ne pas vous effrayer d'un « terrain dangereux », je suis heureuse de constater que la question dont j'hésitais à vous entretenir est de celles dont vous vous préoccupiez déjà.

Oh ! J'ai hésité assez longtemps, car, moi aussi, j'avais peur des femmes qui demandent à « épouser un aveugle »... Voyez-vous, je ne vous ai parlé que de celles qui seraient capables de l'aimer, quoique aveugle.

Il faut, pour éviter les périls d'un mariage de ce genre, avoir, non pas de l'exaltation, mais une « âme conjugale ».

Je ne sais si je me fais bien comprendre ; je crois que oui, parce que tout ce qui suit votre « Mais... », gros de restrictions, est précisément ce qui m'avait plongée dans les hésitations que vous savez. « Mais » j'en suis sortie parce qu'il me semble qu'en s'entourant des précautions utiles, il vaut mieux, malgré tout, ne pas refuser son aide à ceux qui aspirent à fonder un foyer.

Donc, l'idéal, c'est entendu, sera la fiancée d'avant la guerre, ou celle que le blessé découvrira lui-même *dans son entourage*.

Par malheur, l'idéal reste parfois hors de portée. La petite épouse qui ferait le bonheur de notre gars n'est pas toujours si proche.

Le même village, oui, sans doute. « Mais si elle est dans un autre village, un autre village de France, et qu'une conformité de caractère, de principes, d'éducation (je vous cite) existe cependant, offrant à deux êtres qui s'ignorent cette chance de bonheur dont vous parlez ?

Compter sur le hasard ? Attendre, attendre encore... Non, monsieur Brieux. Les hommes de l'avant-guerre étaient trop portés à attendre chez nous, et cela n'allait pas mieux.

Vous direz que je suis pressée, soit. J'ai peut-être vu l'inconvénient du défaut contraire, et la jeune fille de Lyon dont vous insérez une lettre n'a pas tort, vous vous en doutez bien, de demander : « Si vous ne nous aidez pas, qui nous aidera ? »

Il y en a qui n'auront besoin de personne, et c'est tant mieux. Il y en a qui craindront une aide, il y en a qui n'oseront pas la réclamer. Voilà pas mal de complications. On ne peut pas pourtant échanger des avis à perpétuité.

Une doctoresse Américaine, qui a passé quelque temps dans nos hôpitaux, avait

Reparlons Mariage

coutume, lorsqu'on faisait appel à son concours pour n'importe quoi, de s'informer d'abord : « Dire quelle chose pratique à faire tout de suite ? »

En suivant sa méthode, voulez-vous me permettre de vous exposer ce qui me paraît faisable, dès aujourd'hui ?

Quand je vous ai écrit, l'autre jour, c'était une lettre toute personnelle et qui le restera, soyez-en sûr, malgré l'honneur auquel elle ne s'attendait point et la petite note dont je suis sincèrement touchée.

Cela m'étonnerait beaucoup qu'un de nos aveugles se décide là-dessus à m'écrire. Pourquoi ? Eh bien ! surtout parce qu'il n'y avait encore rien de précis à quoi ils puissent répondre.

Avez-vous observé, du moins pour les autres mutilés, comme il faut préciser pour eux ou les *forcer à préciser eux-mêmes* dès qu'il s'agit de leur avenir.

Pour le mariage, ce sera la même histoire.

Je voudrais donc les amener à préciser dans quelles conditions, s'ils ne sont pas éloignés de la pensée d'un foyer, ils souhaiteraient la réaliser.

Entendons-nous. Vous n'évoquez pas l'annonce classique « Mutilé, telle profession, épouserait demoiselle affectueuse, dévouée, situation en rapport. » Non, n'est-ce pas ? Et quant à la page pour les correspondances, réclamée dans votre journal, je craindrais qu'elle ne fût encombrée d'un brin, côté jeunes et vieilles filles.

Alors ? Alors, il faudra, dans certains cas, en arriver à cet échange de correspondances, ce n'est pas douteux ; mais avant, il faudrait encore savoir qui correspond. Un travail qui n'a rien de simple en apparence. Mais on peut le simplifier. Voulez-vous que nous tentions un essai ? A titre d'essai, uniquement.

Parmi vos « camarades » blessés aux yeux, certains, sans famille, vous diraient sans peine, j'imagine — à vous, monsieur Brieux, non pas à moi ou à M^{me} X... qu'ils ne connaissent point et en qui ils n'ont aucune raison spéciale d'avoir confiance — s'ils se marieraient volontiers.

Les familles de quelques-uns, dans l'impossibilité de trouver une fiancée comme il

le faudrait, s'adresseraient à vous aussi simplement.

Et dans l'entourage de l'aveugle, un directeur d'école, un professeur, un parent ou un ami, saurait au besoin parler pour l'intéressé.

En ce qui concerne ce dernier, vous seriez vite fixé.

Pour la compagne *désirable*, si elle n'appartenait pas au même coin de pays, croyez qu'on n'en serait pas moins vite renseigné sur son honorabilité, son milieu social, etc... Par l'intermédiaire de nos Sociétés de la Croix-Rouge, dans chaque région, on trouverait, je l'espère, des *répondants* d'une autorité morale suffisante pour écarter le péril d'une aventure.

Ceci obtenu, que risqueriez-vous à laisser aux deux intéressés le soin de se connaître ? En s'écrivant, ils commenceront par n'être pas tout à fait eux-mêmes, par se mentir un peu sans doute involontairement, mais faites crédit à ce que j'appelle les âmes conjugales... Ça finirait bien, huit fois sur dix.

Monsieur Brieux, ne vous impatientez pas. Je sais à merveille que de telles expériences peuvent entraîner loin et que le temps vous manque. Si je n'étais, en ce moment, retenue à plus de 600 kilomètres de la rue Victor-Massé, je vous proposerais de me charger de tout le travail, lettres, renseignements, etc. et il me semble que je vous convaincrais.

C'est évidemment, je le répète, une question de confiance ; vous ne savez pas qui je suis. Mais enfin, entre braves gens, on doit pouvoir s'entendre ; voulez-vous pour l'essai que je vous propose, procéder comme si j'habitais Versailles ou Saint-Cloud et me charger provisoirement de ce qui vous demanderait des loisirs que vous n'avez point ? La correspondance subirait dix heures de retard, voilà tout.

Je me résume :

Si vous connaissez, ou si quelqu'un de vos amis connaît, dans la région Sud-Ouest (on ne peut pourtant pas limiter la petite Patrie au bourg natal !), un soldat aveugle répondant au cas qui nous occupe, veulez-vous me mettre à même de lui chercher

Reparlons Mariage

compagne avec laquelle il aurait des chances d'être heureux ?

Si vous en connaissez un dans une autre région, voulez-vous me le signaler également ? (Au besoin, réservez le nom. Si je ne fais pas de distinction entre les pays d'origine, c'est que, parmi les « compagnes sûres » dont je pourrais moralement répondre, plusieurs ne sont pas mes « payses » mais pourraient l'être du soldat intéressé.)

L'essai commencerait de la sorte.

Si vous le jugiez satisfaisant et s'il vous plaît de me communiquer quelques-unes des lettres de vos correspondantes, vous verriez comme il deviendrait facile de rendre le *terrain solide*. Je le souhaite autant que vous, car Dieu sait où j'embarque.

Je ne m'y décide que parce que personne, au fond, n'a le grand désir de *commencer*.

Parmi ceux-là qui pourraient le faire, d'une manière au-dessus de tout soupçon, les uns redoutent, savez-vous quoi ? Ce léger sourire bien français, dont nous n'avons pu nous guérir complètement en parlant de ces choses. (Pourtant, je vous garantis qu'ils en parlent sans sourire, de l'autre côté du Rhin !) Et puis, beaucoup craignent l'insuccès, les responsabilités, les ennuis...

Essayons quand même, voulez-vous ?

Si une villégiature de quelques jours dans la région devient utile pour un de vos aveugles, je crois pouvoir vous dire que la Société de Secours aux Blessés militaires a ici une maison de permissionnaires, ouverte aux permissionnaires sans famille ou originaires des pays envahis, où le soldat serait reçu s'il le désirait et où il trouverait, à la place du guide « indésirable » ; des amis avertis qui lui épargneraient toute audition de « voix geignardes ».

Quand on a soigné de grands blessés, on sait un peu comment il faut parler aux aveugles.

Veuillez agréer, etc.

M^{me} G. S.

MARIAGES ET NAISSANCES

Mariages

Louis Desgrrippes, 93, rue de la République, Montluçon (Allier).

Joseph Verbrigghe s'est marié, le samedi 18 août 1917, avec M^{me} Lucie Lejay, de Reims.

M. Robert Vérité se marie à Tours, avec M^{me} Marguerite Pimot.

Naissances

Liotaud, Jean, de Marseille, nous annonce la naissance de sa fille Yvonne.

L'adjudant *Noël*, 4, rue des Petits-Champs, nous annonce la naissance de sa petite fille.

Bataille, 30, rue Rochechouart, nous annonce la naissance de son 3^e enfant, Robert-Marcel, né le 18 juillet 1917.

Duffaut, à Andoufielle (Gers), nous annonce la naissance d'une fille, née le 27 juillet 1917.

M. et M^{me} Durand, à La Métaire, commune de Saint-Sulpice, par Guéret, font part de la naissance de leur quatrième fils, Jean-Raymond, né le 17 août 1917.

M. et M^{me} Robert Bardoux sont heureux de vous faire part de la naissance de leur fille Jacqueline-Marie, 16, rue de Chaillot, le 15 août 1917.

M. et M^{me} Abel Trubert font part de la naissance de leur fils Raymond, à Chartres, le 16 août 1917.

Tout soldat blessé aux yeux qui en fera la demande recevra gratuitement la brochure de M. Brieux : " Lettres aux Soldats blessés aux yeux ", imprimée en noir ou en Braille.

A ceux qui combattent

*O vous qui combattez pour défendre la France,
Qui livrez tous les jours d'âpres et durs combats,
Soldats braves et fiers, héros vleins de vaillance :
Je vous admire tous et vous aime en Soldats !*

*Oui, je vous aime tous, car vous êtes mes frères,
Un baptême commun nous unit pour toujours,
Nous avons soutenu des luttes meurtrières,
Pour le même idéal et pour le même amour.*

*Ce baptême du feu que donne la mitraille,
Ce baptême sanglant que nous avons reçu
Sur les fonts baptismaux de nos champs de bataille
Crée entre nous un lien qui ne s'efface plus !*

*Quoiqu'éloigné de vous, je vis de votre vie,
Je vous vois dans vos trous, je vous suis à l'assaut ;
J'entends le grondement sourd de l'artillerie,
Je vous vois dans la Somme ainsi qu'au Fort de Vaux.*

*Près de vous je n'irai plus reprendre ma place,
Je ne reprendrai plus les armes pour lutter ;
Mais il me reste encore, et à Dieu j'en rends grâce,
Mon cœur pour vous aimer, mes vers pour vous chanter.*

*Oui, mes vers chanteront vos exploits, votre gloire !
Mon amour fraternel me dictera les mots
Sublimes et vibrants, grands comme vos victoires,
Les mots superbes qui conviennent aux Héros.*

*Mais jamais ni les mots ni la reconnaissance
Ne seront assez forts pour vous remercier ;
Gloire à Vous ! Gloire à Vous ! petits soldats de France !
Devant Vous, chapeau bas, chacun doit s'incliner.*

VICTOR STOHR.

Chronique Agricole

LES PUBLICATIONS AGRICOLES POUR LES AVEUGLES

La rééducation professionnelle des mutilés de la guerre est un problème particulièrement difficile à résoudre, quand il s'agit des aveugles.

Beaucoup de travaux agricoles peuvent être accomplis par des aveugles, mais il en est peu pour lesquels le concours d'une autre personne ne soit pas nécessaire à un moment donné. Cependant, à l'intérieur de l'exploitation agricole, le nettoyage des grains, le sulfatage des semences, le lavage des racines, la préparation des aliments pour les animaux, la distribution des fourrages, l'enlèvement des fumiers, le bottelage du foin et de la paille, le sciage du bois de chauffage, peuvent être exécutés par les aveugles seuls. Dans le jardin potager, le bêchage, les setmis, certains binages peuvent être faits par eux, pour peu qu'on leur donne de temps à autre, quelques indications, pour peu qu'on leur fournit quelques points de repère. Dans les travaux de vinification et de cidrerie, ils peuvent employer couramment. Il semble surtout que dans les pays viticoles, les soins qu'il faut accorder au vin pendant son séjour en cellier ou en cave puissent leur procurer un emploi permanent où il ne serait que très rarement nécessaire de leur venir en aide. Il en est de même dans les industries annexes de la ferme, comme la laiterie, la beurrerie et surtout la fromagerie. En apiculture, où certains se montrent, paraît-il, très habiles, ils peuvent tout au moins remplir le rôle d'aide pour le maniement des ruches, leur construction, la récolte du miel et son traitement. Il n'y a donc que la conduite des chevaux et des bœufs, par suite celle des charrettes et des instruments aratoires qui soit toujours difficile et présente quelque danger, bien qu'elle ne soit pas impossible lorsqu'elle a lieu dans les mêmes endroits et sur des parcours limités.

Cela empêche évidemment les aveugles de prendre une grande part aux travaux des champs les plus importants, mais ils peuvent néanmoins y participer en qualité d'aides, ou s'intéresser à leur direction, conseiller même ceux qui en ont la surveillance.

Les publications agricoles relatives aux travaux auxquels ils peuvent prendre part sans l'aide d'aucune autre personne, sont évidemment celles qui les intéressent tout d'abord le plus et qu'il y a lieu d'édition en premier lieu. Les manuels ne le satisferont, à notre avis, que s'ils indiquent les moyens déjà employés pour permettre à des aveugles la réalisation de certains travaux ; il semble qu'ils ne puissent être convenablement établis qu'après une observation très exacte des procédés à employer par eux pour obtenir les meilleurs résultats dans leur labeur. De bonnes études techniques des différentes questions agricoles et des améliorations culturales possibles leur plairont probablement davantage, parce qu'ils trouveront toujours un grand plaisir à en faire profiter les personnes qui les entourent et qui s'intéressent à eux.

On ne saurait oublier que si la perte de la vue a pour conséquence, comme on l'a toujours remarqué, un développement des autres sens, en particulier de celui du toucher, la mémoire s'accroît aussi notablement chez les aveugles. Aussi sommes-nous enclin à croire que, dans beaucoup de cas, les aveugles vivant à la campagne, qui liront facilement les ouvrages agricoles imprimés en Braille, deviendront, — juste retour des choses d'ici-bas ! — les guides éclairés des nombreux cultivateurs qui les entourent et qui ne s'instruisent pas, ne se perfectionnent pas parce qu'ils n'ont pas, ou le goût, ou le temps de lire.

Il importe, pour cette raison, de ne pas se limiter à l'impression d'ouvrages ayant trait aux seuls travaux que les aveugles peuvent exécuter. L'ÉTUDE DU DROIT RURAL

Chronique Agricole

ET DE LA POLICE SANITAIRE, la connaissance des prix des différentes denrées achetées ou vendues par les agriculteurs peuvent leur être très profitables. Tout ce qui concerne l'*organisation et le fonctionnement des syndicats, des coopératives, des assurances agricoles, des caisses de crédit agricole* peut leur être d'une utilité immédiate beaucoup plus grande qu'on ne le soupçonne tout d'abord. Il est, en effet, permis d'entrevoir leur participation active à la marche de ces différentes associations et d'espérer qu'ils trouveraient dans les fonctions qu'on leur confierait des satisfactions d'ordre moral non négligeables. Et, s'il en est ainsi, si nos souhaits ne relèvent pas de l'utopie, si le nombre des aveugles qui sont susceptibles de s'intéresser aux mêmes questions est malheureusement plus grand qu'on ne le pensait, l'idée d'un journal agricole imprimé spécialement pour eux, qu'on nous a déjà soumise, mérite de prendre corps.

CH. VOITELLIER,
Ingénieur agronome, Maître des Conférences
à l'Institut National Agronomique.

131, Avenue Wagram, Paris (XVII).
20 mai 1917.

Monsieur,

Comme suite à notre conversation de ce jour, je viens vous demander de bien vouloir me signaler les aveugles rentrés dans leurs foyers et susceptibles de s'intéresser à l'*« Expérience d'Apiculture »* de M. Villey. Je pourrais, à votre choix, soit mettre à votre disposition le nombre de ces brochures, imprimées en Braille, que vous jugerez nécessaire, ou les envoyer aux adresses que vous indiqueriez.

J'ai omis de vous dire que nous venons d'imprimer la deuxième partie du Livre d'Aviculture de M. Voitellier (du Laboratoire de Zootechnie de l'Institut Agronomique), dont je vous parlais cet après-midi à propos des travaux de viticulture. Cette partie du Livre d'Aviculture comprend l'incubation, l'élevage, l'engrangement. J'ai vu dans votre journal que plusieurs cultivateurs aveugles, rentrés dans leurs foyers, s'occupent d'élevage de pou-

lets et demandent des renseignements sur des couveuses artificielles, etc. Je vous serais reconnaissante de nous signaler les aveugles qui s'intéresseraient à cet ouvrage d'aviculture.

Pour le moment, notre imprimerie s'occupe surtout de ce qui concerne les questions rurales et les métiers pouvant être choisis par les cultivateurs. Si vous désirez faire publier en Braille un ouvrage de ce genre, notre imprimerie se mettra très volontiers à votre disposition.

Recevez, etc.,

Sophie DE SALEMPELS.

La lettre suivante a été adressée aux Directeurs de nos écoles :

Saint-Étienne, 11 juin 1917.

Monsieur,

Au cours d'une causerie avec l'un des hommes qui ont assumé la tâche de réparer le plus possible les malheurs de la guerre, j' fus vivement frappé par une idée qu'il émit et décidai de faire quelque chose pour aider à sa réalisation. Cette idée la voici :

L'aveugle de la guerre, rentré chez lui avec un bagage d'instruction modeste, mais cependant appréciable, entouré aussi du respect que lui confère son auréole de gloire, pourrait très utilement devenir le propagateur de connaissances en culture, en hygiène, en architecture simple, voire même en droit, toutes choses trop généralement ignorées du paysan français.

Au nombre des ouvrages de vulgarisation qui ont été signalés à mon ignorance, voici le premier qui me fut envoyé : *Le Rôle du Purin à la Ferme*. Cette brochure de 45 pages qui pour des aveugles devra être réduite encore, peut se résumer ainsi :

Explications claires et concises sur la composition des purins provenant des divers animaux de la ferme. — Moyens pratiques de recueillir cet engrais, souvent cause d'insalubrité. — Conseils sur sa meilleure utilisation. — Résultats obtenus par son emploi dans différentes cultures.

L'utilité de telles notions ne peut-elle être rendue évidente aux hommes qui sont confiés à votre direction ? et, par eux, à leur famille. Et ce blessé, au lieu d'être pour les siens une charge, ne peut-il pas devenir parfois un conseiller éclairé ? Source d'améliorations, de bien-être, de richesse peut-être pour ce

qui l'entourent et pour le pays qu'il a défendu ?

Pour atteindre à ce but, il faudrait que chacun des aveugles actuellement hospitalisés, appelé à vivre dans un milieu de cultivateurs, fût non seulement instruit de ces notions indispensables, mais pourvu de quelques traités simples, auxquels il pourrait en tout temps se référer.

Avant de procéder à la transcription en Braille de tels ouvrages, il serait indispensable de connaître le nombre d'exemplaires nécessaire. Et, étant donné la rareté et le prix élevé du papier spécial, il serait bon que ce nombre fût déterminé assez exactement, afin de ne pas imposer aux simples particuliers qui se chargent de ce travail, des dépenses aussi inutiles qu'excessives.

Serait-ce abuser, M. le Directeur, que de vous demander de vouloir bien faire procéder à ce recensement dans votre établissement, et d'en communiquer le résultat le plus tôt possible au *Journal des Soldats Blessés aux Yeux*, dont M. Brieux a l'obligeance de me prêter le précieux concours.

Veuillez, Monsieur, etc., etc.

X...

Chartres, le 23 juillet 1917.

CELUI QUI FAIT L'AVEUGLE

Monsieur Brieux,

Il n'y a pas très longtemps que je vis au milieu des soldats blessés aux yeux, pourtant je croyais m'être rendu compte de ce qu'un aveugle pouvait faire. La brosserie, la chaiserie, la cordonnerie sont choses courantes, le jardinage qu'on pratique si bien à l'école de Chartres, m'avait émerveillé. Voir ces non-voyants semer au cordeau jusqu'aux plus petites graines, me semblait déjà très beau. Je ne croyais pas, certes, qu'un aveugle pût faire mieux. Pourtant je viens vous crier mon étonnement de ce que j'ai vu l'autre jour.

Etant allé dans ma famille, à Mamers, j'en profitai pour rendre visite à un ancien élève de l'école, Hérouin, dans un joli petit village enfoui dans la verdure.

A la première maison, je demande : Connaissez-vous M. Hérouin, et pourriez-vous me dire où il habite ? Une vieille à coiffe me répond : Ah oui, vous venez voir *celui qui fait l'aveugle*, c'est la dernière

maison à gauche au bout du pays, sur la route de Saosnes. Je remerciai la bonne femme tout en me demandant pourquoi elle avait dit : « celui qui fait l'aveugle. »

J'arrive devant une petite ferme comme il y en a dans notre pays. C'était un dimanche. La cour bien propre, balayée, où se promenaient de nombreuses poules. Le chien s'avance vers moi, montrant les dents, et à sa voix une femme paraît sur le pas de la porte. C'est M^{me} Hérouin. Elle m'invite à entrer et je trouve réunie là, autour de la table de chêne, assise sur les légendaires bancs de bois, toute la famille. Il était quatre heures du soir et on collationnait. Le maître, à sa place au bout de la table, présidait. A ses côtés, trois jolis bambins de 12, 8 et 4 ans engloutissaient des tartines de confiture. Le garçon de ferme, un voisin, était venu faire un brin de causette. La mère et la femme allaient et venaient dans la pièce, servant tout le monde.

Je donne mon nom et dis d'où je viens. « Ah ! Monsieur, vous venez de Chartres. Comment vont les camarades ? Combien y en a-t-il de rentrés chez eux ? »

Un tas de questions auxquelles je m'empresse d'ailleurs de répondre. « Moi, voyez-vous, ajoute-t-il, j'ai repris mes anciennes habitudes. Au début, cela a été un peu dur, mais maintenant, cela va. D'ailleurs, je vais vous montrer ma ferme. Nous partons tous les deux et nous visitons l'étable, l'écurie. Il me dit : « Voyez, Monsieur, c'est moi qui les soigne, mes bêtes. » Il appelle chaque animal par son nom, le caresse. En me montrant une superbe jument percheronne : « Celle-là est toute jeune, et bouge un peu quand je l'attelle. — Ah ! vous pouvez atteler vos chevaux ? — Mais ce n'est pas difficile, et ce qui m'embête, c'est de ne pouvoir les conduire. Pourtant, je laboure, aidé d'une personne qui guide l'attelage. Et puis vous savez, je peux faire beaucoup plus que je n'aurais jamais cru. Je fane, je tasse le foin sec dans le grenier. A la saison des pommes de terre, je pourrai les arracher. Il faut bien élever sa famille. J'ai trois enfants et il me faut leur faire une situation. J'ai été, moi, domestique de ferme, je sais ce que c'est. On n'est pas toujours heureux, et

j'espère bien pouvoir établir mes gars sans qu'ils passent par là. Avec ma femme on travaille ferme, mais on gagne de l'argent, on a bien quelques petits ennuis de temps en temps. Les gens sont bien un peu jaloux. Ils ne peuvent pas comprendre qu'un aveugle puisse se tirer d'affaire comme cela. *Il y en a même qui ont écrit des lettres anonymes racontant que je faisais celui qui n'y voit pas pour toucher ma pension.* Au début, cela m'a été pénible, mais maintenant j'en ris, car je suis heureux et je sais que cela excitera toujours des jalouxies. » J'ai alors compris la réponse de la bonne femme.

Tout en causant il m'avait mené jusqu'au pré attenant à la ferme et ouvrant la barrière « Voyez cette petite génisse, c'est moi qui l'ai achetée l'autre jour. Elle est jolie, bien faite, je crois que cela fera une bonne laitière. J'irai demain au marché voir les

cours pour savoir si je ne l'ai pas payée trop cher. »

Je partis tellement émerveillé que je ne puis résister à la tentation de vous écrire tout au long le récit de ma visite.

Excusez ma lettre un peu longue. J'espère qu'elle pourra être utile à quelques camarades qui hésitent.

Après ce que j'ai vu, si vous le permettez, je vous ferai part de mon impression. Je crois fermement que tout blessé aux yeux, installé dans une ferme avant sa blessure doit reprendre ses occupations. Il y trouvera non seulement un grand réconfort dans son malheur, mais aussi une satisfaction morale très grande. Il redéviendra lui-même, surtout s'il a une femme dévouée et qui l'aide.

Recevez, etc...

D^r DEVEAUX.

Pour le service de la bibliothèque et demandes de renseignements, écrire au Comité Central de l'Œuvre, 51, boulevard de l'Égalité à Nantes (Loire-Inférieure).

A. BERTAGNE,
Fondateur de l'Œuvre,
Directeur Général.

Monsieur Edmond Rostand, de l'Académie Française, vient d'informer par un mot charmant M. Bertagne, qu'il acceptait la Présidence d'honneur de l'Œuvre Nationale du Livre des Aveugles de la Guerre.

A. BERTAGNE.

LES LIVRES EN BRAILLE

Dans ses premiers numéros le *Journal des soldats Blessés aux yeux* a fait une large place à toutes les œuvres s'occupant des aveugles, soit avant la guerre, soit depuis. A côté de ces grandes et belles entreprises : « Association Valentin-Haüy », « Le Phare de France », Reuilly » et tant d'autres, il y en a de plus modestes, de toutes petites même, qui cependant mériteraient d'être plus connues de ceux à qui elles s'adressent tout spécialement. Ces œuvres sont les « Imprimeries locales en Braille », qui travaillent presque toutes avec le système Vaughan.

La grande majorité de ces œuvres ne sont que des dépendances morales et matérielles,

dans ce sens qu'elles impriment les livres qu'on leur signale, à un petit nombre d'exemplaires (10-25), uniquement destinés à être distribués par les soins de l'œuvre principale. » La Roue » suit son propre programme en imprimant des méthodes de langues et des ouvrages commerciaux. « Le livre de l'Aveugle » n'entreprend la reproduction de volumes destinés aux aveugles intellectuels que s'ils lui sont expressément demandés par les intéressés eux-mêmes.

Dans cet ordre d'idées, il faut signaler à ceux qui s'occupent des blessés aux yeux

l'Œuvre du Livre pour Soldats aveugles » de Pontarlier (Doubs). Ce qui

distingue cette imprimerie des autres, c'est que fondée au printemps 1916, par M. René Bastian, alors soldat au Contrôle militaire postal de cette ville, le travail est fait par des militaires qui y consacrent leurs heures de repos, le soir. Un important stock de papier ayant été constitué, l'imprimerie continuera à fonctionner après la guerre, grâce à un Comité de dames. L'Œuvre de Pontarlier offre gratuitement les livres qu'elle imprime, port compris. Elle a déjà fait paraître « Farce normande », de Guy de Maupassant et « Notre France », en deux volumes, spécialement destinés aux aveugles de guerre. « Notre France », ce sont des pages de gloire, pages écrites par les plus illustres et les plus autorisés de nos écrivains : Anatole France, Lacour-Gayet, Camille Jullian, Marcel Marion, Salomon Reinach, Gabriel Hanotaux, etc. Cet ouvrage a été tiré à cent exemplaires. A l'heure actuelle, Pontarlier a sous presse « Le Guide du Soldat aveugle », tome I, contenant les œuvres s'occupant à Paris des blessés aux yeux. Une deuxième édition, qui probablement sera tirée à plusieurs centaines d'exemplaires, est en préparation au « Phare de France », « L'Œuvre du Livre pour Soldats aveugles », déclarée œuvre de guerre, a été logée par les soins de la Municipalité de Pontarlier, dans un de ses immeubles, 3, rue Notre-Dame. C'est là qu'il y a lieu d'adresser la correspondance.

LE PETIT DOIGT

Pontorson, 15 août 1917.

Monsieur,

Croyez que je suis sensible à l'honneur que vous me faites de m'écrire et, puisque vous me demandez de vous exposer les observations que m'inspire le grand sujet de la rééducation de nos glorieux aveugles de la guerre, je m'empresse de répondre à votre appel. Je ne me crois pas très compétente en la matière, car, aveugle depuis l'enfance, je n'ai pas eu à faire ma rééducation, mais me plaçant au point de vue du soldat aveugle, j'estime que, autant que possible, il est bon de lui conserver son milieu, son métier, ses occupations

Les Livres en Braille

ŒUVRE NATIONALE DU « LIVRE DES AVEUGLES DE LA GUERRE »

Je suis heureux d'annoncer à nos camarades blessés aux yeux que notre Œuvre vient d'être approuvée par M. le Ministre de l'Intérieur. Cette autorisation officielle nous permettra d'avoir désormais nos coudees plus franches pour donner plus d'extension à nos efforts.

Les demandes d'envoi du journal gratuit imprimé en « Braille », *Le Braillard*, continuent d'affluer, et nous sommes bien heureux de constater que la création de cette petite revue répondait à un besoin.

Toutefois, de nombreuses demandes, tendant à l'envoi du « Braillard » nous ont été adressées par des aveugles civils. Nous

rappelons que ce journal est exclusivement réservé aux Soldats blessés aux yeux retirés dans leurs foyers, ou hospitalisés dans une école de rééducation. La gratuité du « Braillard » est rigoureuse et nous n'acceptons point d'abonnements payants. Rapelons encore que notre Œuvre possède une bibliothèque circulante, également gratuite, destinée à nos camarades. Les frais de poste occasionnés par le retour des volumes après lecture, sont remboursés. Nous offrons aux camarades qui n'en possèdent point, des règlettes de poche. Ces envois sont faits au fur et à mesure de livraisons qui nous sont faites à nous-même.

Tout ce qui concerne l'administration du journal, doit être adressé au Directeur général de l'Œuvre Nationale du « Livre des Aveugles de la Guerre », 31, rue d'Espagne, à Biarritz (Basses-Pyrénées).

d'autrefois. Nous nous familiarisons tous et sans nous en rendre bien compte avec tout ce qui nous entoure. Les voyants ne disent-ils pas d'un endroit qui leur est connu : « Moi, j'irais là les yeux fermés » et d'une chose qui leur est habituelle : « Je ferai cela les yeux fermés. » Du reste, Monsieur, vous avez compris dès la première heure cette nécessité de remettre l'aveugle à la place qu'il occupait quand il était encore voyant, et votre œuvre tend tout entière vers ce résultat.

Il est un cas que je veux vous soumettre et qui m'a suggéré une idée que je crois nouvelle, ce qui peut-être n'en fait pas l'excellence : un jeune homme de la classe 15 a perdu la vue par une balle ; il a été soigné à Paris. On lui a appris le Braille.

Le pauvre garçon n'a pu continuer d'être garçon de ferme, n'ayant pas de ferme à lui ; on lui a donc appris le pailage, et il connaît bien son métier.

Mais comme rentré chez lui, je lui offrais de lui prêter des livres Braille, il me dit : « Oh ! c'est inutile, Madame, j'ai les doigts durcis par le travail que je fais et je ne sens plus assez exactement les points pour lire. »

Voici donc l'idée qui m'est venue pourquoi ne tenterait-on pas d'apprendre aux soldats aveugles, ou voire à ceux qui sont astreints à un travail susceptible de leur durcir les doigts ? pourquoi ne tenterait-on pas, dis-je, de leur apprendre à servir, pour lire du petit doigt qui, prenant moins part aux travaux manuels, risque moins de se durcir ? La position de la main sera peut-être moins gracieuse mais l'aveugle pourra lire et ce sera le point capital.

L'aveugle des campagnes a, je crois, besoin de lire plus qu'un autre à cause de l'isolement auquel il est exposé ; son entourage tout d'abord comprend souvent mal ce qu'il faut être vis-à-vis de lui ; on sait le plaindre, on lui répète à chaque instant que c'est bien triste d'être comme cela et puis, comme il faut aller au champ, on l'assied au coin de l'âtre ou au bord d'un fossé. C'est là qu'un livre lui fera du bien !...

Veuillez agréer, etc.

LESDOITY-PRIOL.

Le jeune docteur qui, quoique très grièvement blessé et encore en traitement dans un hôpital parisien, avait mené à bonne fin son travail, a été admis au grade avec la mention très bien et les félicitations du jury, auxquelles s'étaient jointes celles de M. le recteur Adam, présent à la cérémonie.

Le docteur Bozellec est le fils de M. Jean Bozellec, actuellement capitaine aux armées, chevalier de la Légion d'honneur et décoré de la croix de guerre, et petit-fils de M. Houbre, ancien architecte adjoint de la ville, récemment décédé.

VENTE DE PROPRIÉTÉS

Notre camarade Robert Vérité, soldat de la classe 1915 et blessé à Massiges le 28 septembre 1915, a l'intention de fonder à Tours un cabinet de négociations immobilières et de ventes de propriétés.

Notre jeune ami faisait son droit au moment de la guerre ; aidé par les conseils de son père, expert près les tribunaux et la Cour, il sera certainement à même de procurer de bonnes affaires aux étrangers qui, la guerre finie, viendront se rendre acquéreurs de quelque propriété dans ce joli coin de France.

Peut-être même n'attendront-ils pas la fin de la guerre pour cela. Déjà de nombreux Américains, aviateurs, ingénieurs et autres, ont débarqué chez nous ; de tous temps, ils ont aimé le Jardin de la France ; je suis sûr que ceux qui désireraient y trouver une propriété seraient heureux d'être guidés dans leur choix par un de nos soldats.

Que ceux-là aillent 25, rue Boisdenier, à Tours, Robert Vérité se fera une joie de les conseiller.

L'AMITIÉ DES AVEUGLES DE FRANCE

Union des Aveugles civils et militaires

Siège social, 61, avenue de la République Montrouge (Seine).

M. BERGER, Président.

Voici les renseignements généraux sur cette œuvre nouvelle.

Article premier. — L'Association fondée sous le titre Amitié des Aveugles de

France, se propose d'établir des rapports amicaux entre tous les Aveugles, de les faire mieux apprécier du public, de servir leur cause commune en toutes circonstances et par tous les moyens à sa disposition, de lutter pour eux contre l'indifférence, et, le cas échéant, contre l'injustice.

Art. 2. — Cherchant avant tout l'amélioration de la condition morale, intellectuelle et sociale des Aveugles, l'Amitié se propose en particulier :

1^o D'appeler les Aveugles à étudier, à discuter entre eux les questions qui les concernent, et à formuler eux-mêmes les solutions qu'elles comportent.

2^o De faire connaître au public, par des conférences, par des brochures, par des articles de journaux, et par tous autres moyens de propagande, ce que sont les Aveugles, ce qu'ils désirent ;

3^o D'agir auprès des Pouvoirs publics et des œuvres privées en vue d'obtenir la coordination des efforts faits en faveur des Aveugles, et l'adoption des mesures que les Aveugles jugent nécessaires ;

4^o D'assurer aux Aveugles la part qui leur revient dans l'élaboration et dans l'application des dites mesures.

Pour plus amples informations, s'adresser à M. l'abbé Porak, 176, boulevard Saint-Germain, Paris.

Le "Journal des Blessés aux Yeux" n'est pas mis dans le commerce ; il est adressé à ces blessés et aux personnes qui s'intéressent à eux.

Tout soldat blessé aux yeux qui s'établira, à Paris ou en Province, aura droit à une ANNONCE GRATUITE.

Nouvelles Diverses

UNE NOMINATION BIEN MÉRITÉE

Le professeur H. Truc, médecin-major de 1^{re} classe, vient d'être nommé médecin principal. C'est un avancement largement mérité et dont nous sommes heureux de le féliciter.

M. Truc, dès le début des hostilités, a repris du service en même temps que son fils ainé, tué en Champagne, s'engageait pour la durée de la guerre. Il n'a cessé depuis de faire vaillamment tout son devoir patriotique.

Chef du centre ophtalmologique de la 16^e région, médecin-expert aux conseils de réforme, médecin-chef à l'hôpital 48, di-

recteur-fondateur de l'École des Soldats aveugles régionaux, il a partout fait preuve de la plus grande activité et du plus généreux dévouement. M. Truc est officier de la Légion d'honneur.

30 juillet. 1917

DOCTORAT EN MÉDECINE

On lit dans l'*Est Républicain* :

Mardi, a été soutenue devant la Faculté de Nancy, la thèse de doctorat de notre concitoyen, M. Yves Bozellec, médecin aide-major dans un bataillon de chasseurs décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre.

Concert de Bienfaisance

On nous écrit d'Épinal :

Continuant l'œuvre qu'elle a entreprise depuis novembre 1915, l'Association des Concerts aux hôpitaux militaires donnait, dimanche dernier, en matinée, un très intéressant concert dans la superbe salle presque achevée de Palace-Théâtre, obligeamment prêtée par les administrateurs.

Six à sept cents blessés et malades y assistaient gratuitement et les places qui restaient furent littéralement prises d'assaut par un public sélect et des plus connaisseurs.

Le programme était des plus variés. M^{me} Jane Prince, notre compatriote, premier prix du Conservatoire de Nancy, obtint un brillant succès avec l'air de *Galathée*, celui du *Barbier de Séville* et le « Pourquoi » de *Lakmé*. Les fleurs ne lui furent pas plus ménagées que les applaudissements.

M. Hagenbach, premier prix du Conservatoire de Paris, y a interprété avec un brio extraordinaire et avec un sentiment rare des œuvres pour piano de Chopin et de sa composition.

M. Caille, d'une superbe voix de basse profonde, a soulevé son auditoire avec l'air de *La Juive*, celui de *Patrie et Héroïdate*.

M. Gendre, premier prix de violon du Conservatoire de Bordeaux, est un virtuose de grand talent qui a su faire apprécier ses qualités dans le *Prélude* de Saint-Saëns et la *Berceuse* de Fauré.

M. Krégenbichl, lauréat du Conservatoire de Nancy, a eu de nombreux bravos avec la *Cavatine* de Raff et le *Final* de Saint-Saëns.

Très bien également le baryton Dastgue, avec l'air du *Toréador* et *Benvenuto*.

Pour la partie comique, un acrobate contorsionniste, M. J. Cazeau, a surpris tout autant qu'il a amusé son public. M. A. Schwartz est un amateur qui rendrait des points à bien des professionnels dans un répertoire aussi gai que convenable. M. Fred Rag'hott a soulevé l'hilarité avec des chansons de café-concert.

Un brillant orchestre, dirigé par M. A. Julard, complétait ce beau programme et a obtenu un succès très mérité.

L'intéressant est qu'en plus d'avoir amusé gratuitement de nombreux poilus, l'œuvre pourra verser encore 500 à 600 francs aux diverses œuvres de bienfaisance. Les frais ne sont pas très élevés, puisque tous les artistes veulent bien offrir gracieusement leur concours.

A tous, encore, merci !

École de Saint-Brieuc

Le 23 juillet dernier, nous avons fêté le premier anniversaire de l'ouverture de notre École. Cette fête très simple et tout intime nous a fourni l'occasion de rappeler le souvenir des camarades qui nous ont quittés, celui des nombreux amis qui nous ont soutenus et de juger ensemble des résultats obtenus jusqu'à ce jour.

Pendant l'année, 49 élèves sont entrés à l'École : 5, étrangers à la Région ou insuffisamment guéris, n'y ont séjourné que peu de temps ; 25 y ont fait un apprentissage complet et sont actuellement établis dans leurs familles. La plupart d'entre eux, anciens cultivateurs, ont repris en partie leurs occupations d'autrefois, tout en exerçant les métiers qu'ils ont appris dans nos ateliers. — Je voudrais pouvoir mettre sous vos yeux les lettres qu'ils nous écrivent, notamment celles de Lagneul, de Tallec, Pasquiou, Gautier, Trotel, Lousdon, Valy... Ces lettres, par les détails qu'elles contiennent, et la bonne humeur qu'elles respirent, sont, en effet, la meilleure preuve de l'utilité de notre École et de sa portée.

Ce succès est dû assurément à l'excellente moral de nos aveugles bretons, mais il est dû aussi à l'appui que nous avons trouvé auprès de vous et auprès des différentes œuvres qui se sont fondées à Paris pour nous venir en aide. Nos élèves ne l'ignorent pas et ils en sont à tous infiniment reconnaissants. Ce qui importe, maintenant, c'est qu'entre ces œuvres, une entente et une organisation s'établissent, qui leur permettent d'éclairer sûrement leur générosité. S'il en était autrement, les conséquences seraient fâcheuses. Les habiles peu scrupuleux recevraient de toutes les mains, et les timides candides seraient toujours oubliés.

Notre reconnaissance n'est pas moins vive pour les auxiliaires modestes que nous avons trouvés dans la région, jusque dans nos écoles de hameau et qui se sont imposées la tâche d'assurer du travail à nos ouvriers de les reconforter, aux heures de découragement et de leur donner, en toute occasion, cette impression si apaisante qu'ils ont de leurs amis discrets et sûrs autour d'eux.

Cette aide, sur place, est surtout indispensable à ceux de nos aveugles qui se sont établis dans des villages isolés où manquent les clients ; à ceux dont l'esprit très simple n'entendra jamais rien aux affaires ; à ceux aussi à ceux surtout, dont la santé est délicate.

Lettres de nos Camarades

Le bonheur est aux champs

Monsieur Brieux,

Je vous adresse ces quelques mots pour vous faire connaître d'une façon aussi précise que possible les conditions de ma vie nouvelle. Quand j'ai quitté Chartres j'appréhendais un peu mon retour au foyer et me demandais non sans anxiété ce que je pourrais faire, qu'à l'école je n'avais appris aucun métier. Je ne sais si c'est l'air de la campagne qui me redonne un peu d'espoir ; mais si tout arrivé j'avais besoin de faire quelque chose, j'apprivois le désir de me remettre aux travaux de la ferme.

Je vous assure monsieur Brieux que je fais pendant quelque temps de la bonne rééducation et aujourd'hui je vais me permettre de vous énumérer les différents travaux que je fais.

Mes journées entières sont occupées, je soigne le bétail, attelle et dételle mes chevaux, au moment de la pique des pommes de terre j'en ai fait une grande partie accompagné de mon enfant de 4 ans, la pique des choux, des betteraves ne m'embarrasse pas du tout, je suis dans mon grenier sans besoin de personne et donne à manger à mes bêtes moins vite qu'avant c'est certain, mais aussi sûrement. Je descends dans mon grenier des sacs pleins de graines, je fabrique le beurre, tire de l'eau, fais la soupe au besoin quand ma femme est aux champs.

Fait-il mauvais temps, je ne m'ennuie pas pour cela, j'ai des champs à clore, je fais des barrières, pour cela il faut percer des trous, l'aide d'un vilebrequin ou d'une tarière, je vous assure que je m'en tire bien. Et si le mauvais temps persiste je fais ou raccommode des paniers.

Voilà ce que j'ai pu faire jusqu'ici sans oublier naturellement les travaux de fenaison, je vais pas très vite mais je fais des petites meules ou meulons, les arrondis aussi bien que n'importe qui.

Vous voyez, monsieur, que quoique malheureux de ne plus y voir, il ne faut pas s'en faire car on est encore bon à quelque chose. J'ai bien reçu tous les numéros de votre journal et vous en remercie bien sincèrement et vous prie de dire aux cultivateurs aveugles

qu'avac un peu de bonne volonté ils arriveront à bien travailler malgré cette rude infirmité.

Veuillez agréer,

Albert HÉROIN,
Cultivateur à Panon (Sarthe.)

Apprenez à travailler !

La Jonchère,

Cher Monsieur Brieux,

..... J'ai été blessé tout à fait au début de la campagne, le 28 août, où je restais quatre jours sur le champ de bataille, pris par les Allemands, je fus transporté dans une ambulance de Trèves où j'ai resté jusqu'au 24 septembre, puis j'ai été transporté à Cologne où j'ai fait un long séjour, me voyant seul et sans famille étant chez nos ennemis, je me suis souvent demandé ce que j'allais devenir. Lorsqu'au mois de décembre 1914, les Allemands nous parlaient d'un échange de blessés entre toutes les nations, j'y croyais peu pour commencer, mais cela me donnait un peu de courage quand même, enfin le 15 février, mes camarades et moi, nous prenions le train pour revenir en France, nous avons voyagé pendant 24 heures, puis on nous débarqua tout près de la Suisse où nous restions jusqu'au 6 mars, enfin, le soir, nous embarquions dans un train sanitaire de Suisse et, le lendemain, nous arrivions à Lyon, mes camarades et moi, nous avons éprouvé une grande joie de ne plus entendre parler le boche ; ensuite, on nous a transportés au Bourget, où je suis resté un mois, et de là je suis venu à Paris ; j'étais très content, pensant que peut-être je retrouverais mes frères ; on m'emmena à l'École de rééducation de Reuilly, où l'on voulait me faire travailler, mais je ne voulais rien savoir, car à ce moment-là, j'avais bien le cafard et je me disais en moi-même : Que veut-on bien me faire faire ? J'ai commencé tout d'abord par des annonces sur les journaux à faire rechercher

mes frères ; c'est enfin que le 20 mai l'un de mes frères est venu me chercher à l'annexe des Quinze-Vingts. Pensez, Monsieur, quelle joie pour moi et quelle surprise pour mon frère ! J'étais si heureux de ne plus être seul, que je ne peux exprimer la joie que j'éprouvais ; tous les jeudis ma belle-sœur venait me voir, et tous les samedis soir on venait me chercher. Le 15 juin, je partais avec mon frère pour passer quelques jours à la campagne où je suis en ce moment, où j'ai été heureux de me trouver avec mes anciens camarades qui, tout comme mon frère, me conseillent d'apprendre un métier, et c'est après un court séjour à la campagne, que je suis revenu à Reuilly et me suis décidé à me mettre au travail ; c'est alors que, peu de temps après, j'apprenais le métier de brossier. J'ai quitté l'annexe pour me marier. Après être marié, j'ai été terminer mon apprentissage à l'Association Valentin Haüy ; après avoir fini, je suis venu m'établir brossier à La Jonchère où j'ai fait l'héritage d'un petit garçon qui fait ma joie et ma consolation, et je suis très heureux de ma nouvelle vie, et je ne saurais jamais assez conseiller à mes camarades d'infortune d'apprendre à travailler et de chercher à se créer un foyer et une famille, depuis que je suis dans mon petit chez moi, je me mets à faire bien des choses, j'aide à ma femme à faire le ménage, à faire la vaisselle, je lui scie son bois, j'ai fait moi-même un petit placard dans ma cuisine, un porte-manteau dans ma chambre. Je tiens mon petit garçon. Un jour que ma femme avait été obligée de s'absenter, c'est moi qui ai fait à manger, tout était prêt quand elle est rentrée. Je fais les commissions, je vais chercher de l'eau à la fontaine, je finis par oublier que je n'y vois plus, et c'est pour moi une grande consolation ; lorsque j'étais en Allemagne, je n'aurais jamais pensé qu'il arriverait un jour où je serais si heureux ; j'ai des joies et des satisfactions que je n'avais jamais eues en y voyant clair, et j'aime autant ma vie présente que ma vie passée. Dans la brosserie, je fais tout ce qui peut se faire ; il n'y a que pour plaquer et vernir que je ne peux pas, c'est ma femme qui le fait.

Je viens, encore une fois, vous remercier de tous les dévouements que vous avez eus pour les camarades et pour moi.

Veuillez agréer, etc.

Auguste FRIMBAUD,
100^e d'infanterie, La Jonchère
(Haute-Vienne).

**« En le voyant travailler,
on dirait qu'il y voit ! »**

Saint-Étienne-de-Gourgas,

Monsieur Brieux,

J'ai reçu tous les numéros parus du *Journal des Blessés aux yeux*, et je vous en remercie. Merci aussi pour l'initiative que vous prenez vis-à-vis de ces grands et malheureux blessés, et qui méritent tant par leur infortune qu'on s'occupe d'eux. J'ai mon fils qui est un de ceux qui ont donné à la Patrie ce qu'ils avaient de plus précieux. A 21 ans, une balle lui a traversé la tête au niveau des deux yeux, coupant la moelle ; pour moi, ce ne sera plus long les deux nerfs optiques ; de suite la moelle apprendre, parce que je ne savais pas lire pour toujours. Devant un cas pareil, je ne peux pas vous écrire moi-même, parce que je ne sais pas encore écrire en braille ; pour moi, ce ne sera plus long pour apprendre, parce que je ne savais pas lire pour toujours. Devant un cas pareil, je ne peux pas vous écrire quand j'étais clairvoyant. Mais je crois que les mères souffrent plus que ceux qui sont atteints. Il a été soigné à Paris, pour venir à l'École des Mutilés de Bayonne pour apprendre à travailler de quel il est venu à la maison. Chose étonnante, il n'a jamais voulu apprendre à lire. Quand j'étais chez moi je ne faisais rien et à écrire la méthode des aveugles. Toute la journée, et alors j'étais triste et je possède une instruction supérieure et commençais à me ennuyer. Mais depuis deux mois que je n'ai pas la musique suffisamment pour se distraire à l'école, j'ai appris le rempaillage des traire, et possède par-dessus tout une philosophie qui le fait admirer de tous ceux qui le connaissent. Je tiens à vous dire que je suis maintenant à l'abri monsieur Brieux, pour que vous vouliez savoir que je suis aussi bien content de bien le répéter à tous ceux qui, comme moi, ont été si sérieusement atteints, que depuis la famille.

sa blessure il n'a jamais eu un moment d'ennui ni de révolte, qu'il s'est habitué à nous avons été bêcher le jardin et semer facilement à ne plus y voir, qu'il est très content de faire ce travail et de voir que amuse et distrait le peu de jeunes gens que nous pouvons nous rendre utiles.

Il se plaît beaucoup dans notre villa où il se rend utile à la propriété. En moment il déchausse les souches, en voyant travailler, on dirait qu'il y voit tous les voisins sont surpris de le voir faire et l'admirent, bien entendu, puisqu'il est guidé par le domestique que nous avons

C'est dans le courant de la même année, le 18 mai exactement, que je fus blessé aux yeux par un éclat d'obus qui entraîna la perte totale de la vue. Je me trouve à Marseille, chez mes parents, depuis le 12 mai 1916.

Bien souvent ma pensée se reporte aux beaux jours que j'ai vécus à Reuilly en la compagnie de mes chers camarades, en la sollicitude discrète de nos dévouées infirmières, qui jetaient sur notre existence un reflet de pure clarté — cette clarté du cœur et de l'âme — qui illuminait parfois les profondes ténèbres auxquelles nous sommes voués, nous les grands mutilés de la grande guerre.

Sans doute au sein de ma famille, je suis entouré de tous les soins qu'une mère, un père, une sœur, peuvent apporter à l'enfant prodigue et aimé davantage à cause des souffrances qu'il a endurées ou qu'il rencontre inévitablement sur son chemin, dans la rue, en croisant des personnes... charitables!!! dont la bonté se résume en ces mots : « Oh ! le malheureux. Il est bien à plaindre. » Eh bien non ! ai-je envie de leur crier, de les souffler au visage : Ce n'est pas moi qui suis à plaindre, c'est vous, vous qui vous attristez sur le sort d'un gars qui a fait tout son devoir, qui est tombé face à l'ennemi, sans un mot de regret, pour un noble idéal — cet idéal sacré pour lequel le moindre citoyen devrait se sacrifier sans arrière-pensée, dans la pure satisfaction du devoir pleinement accompli.

Oui, monsieur Brieux, je ne regrette ni mon enfance heureuse, ni ma jeunesse captive, puisque ma présence sur le front a contribué pour sa modeste part à sauver la civilisation de la barbarie boche. Voilà ce que je tiens à faire savoir, à tous ceux, à toutes celles qui s'apitoyent sur mon sort.

Mon sort ! J'estime qu'il ne doit pas attirer la commisération des foules.

Les plaintes sont superflues, puisque je connais par avance toute leur signification.

Combien de fois n'ai-je pas réfléchi sur les beautés de la vie qui m'ont été ravies : soleil, printemps, couleurs. Oui, je sais. Une âme mal trempée pourrait s'effrayer devant la perspective d'une nuit éternelle, que pas un rayon de clarté, même éphémère, ne vient l'auréoler.

Lettres de nos Camarades

Mais tel n'est pas mon cas et celui de beaucoup d'autres de mes camarades, je pense. Ma volonté indomptable, irréductible, se tend et s'insurge devant la réalité et alors, ô joie, la vision du devoir resplendit dans mon rêve et bannit victorieuse les pensées moroses et le cauchemar accablant des souvenirs de prime jeunesse et d'avant-guerre.

Veuillez agréer...

Pierre MONDOLINI,
ex-poilu du 415^e d'infanterie,
64, rue d'Albrand (Marseille).

Le travail est à recommander à tous

Trun, le 26 Mai 1917.

Monsieur Brieux,

...Permettez-moi, Monsieur Brieux, de vous donner quelques renseignements sur ma situation actuelle. Blessé de la Marne (7 septembre 1914), j'entrai à la Maison de Reuilly à l'ouverture ; d'abord hésitant comme tant d'autres de mes camarades sur la possibilité où je me trouvais de travailler, mais aimant beaucoup la lecture, je me mis à apprendre le Braille et fus bientôt surpris moi-même du résultat. Un peu encouragé par ce petit succès, je tâtais de la brosserie dès l'ouverture de l'atelier, j'arrivai assez vite à me perfectionner. J'avais appris ce métier dans l'espoir de pouvoir l'exercer au pays et dans le milieu où j'avais vécu. Tout s'est bien passé ainsi et je n'ai qu'à me féliciter d'avoir ainsi appris à travailler.

C'est dans mon petit atelier que je passe la plus grande partie de mon temps et avec quelques diversions, lecture et petites promenades, les journées me semblent passer vite, très vite même.

Le travail est nécessaire pour le supplément de ressources qu'il peut apporter, mais aussi à cause de l'occupation qu'il fournit à l'esprit en écartant l'ennui qui ne manque pas de nous assaillir. C'est à mon avis le plus sûr remède pour le vaincre.

Veuillez agréer, etc.

AUMONT,
Ancien Sergent du 304^e d'infanterie.

Téléphonistes!

Toulouse, 28 juin 1917.

Cher monsieur Brieux,

Je suis de l'École de Rééducation de Persagotière à Nantes. Comme j'habitais Nantes avant la guerre et que mon intention est de m'y fixer définitivement, j'ai pensé que je pourrais y trouver un emploi autre que brosserie où tout autre métier similaire surtout plus lucratif. J'ai donc pensé au téléphone et après quelques démarches (facilitées par la bonne volonté de personnalités nantaises) j'ai pu obtenir l'assurance d'avoir la place de téléphoniste à la mairie de Nantes.

Voici maintenant quelques nouvelles sur ma situation : Le métier de fileteur que j'ai pris a beaucoup de succès. Je travaille continuellement dans les filets et c'est à peine que je puis arriver à fournir ma clientèle qui devient de plus en plus nombreuse.

D'après ce que l'on me dit, mon travail ne pourrait être mieux et je suis moi-même content de la rapidité avec laquelle j'arrive à faire ce travail ; c'est un plaisir et une belle distraction que de travailler ainsi ; cela me fait également oublier que je n'ai plus mes yeux. Pendant la morte saison, c'est-à-dire l'hiver, je veux commencer à faire du filet très fin pour ouvrage de dames, j'espère y réussir car présent j'ai le toucher bien exercé grâce à mon métier et à la lecture Braille qui me fait aussi passer d'agréables moments.

Craignant de manquer de travail l'hiver dernier j'ai appris à rempailler les chaises, ce petit métier pourrait m'occuper continuellement car dans la localité où j'habite il n'y a pas de chaisier, mais le profit que je peux en tirer n'est pas très élevé, alors je reviendrais aux chaises quand les filets auront moins de besse.

Enfin, je crois que dans ma situation on ne peut s'ennuyer quand on aime le travail.

Évieux-les-Bains, le 21 juin 1917.

Henri ALBERT
à l'Aubretière, par Montournais (Vendée).

Le travail chasse l'ennui

Monsieur Brieux,

Tout d'abord vous voudrez bien m'excuser un retard apporté à venir vous accuser réception du *Journal des Blessés aux yeux* que vous avez bien voulu m'envoyer. Je vous en remercie bien. Mes parents me l'ont lu et cela m'a causé un réel plaisir d'entendre lire mes camarades nantais pourront prendre une part active dans la lutte de demain.

Comme je sais que votre but est d'adopter notre sort par tout ce qui est possible, si vous le jugez utile, je vous permets bien volontiers de publier ma lettre dans votre *Journal des Blessés aux yeux* et si des camarades trouvent la question intéressante avaient besoin de renseignements, ils pourront m'écrire à ma adresse qui est la suivante :

H. GUILLET,
51^e d'Artillerie,
pour le moment en rééducation
à l'École de la Persagotière (Nantes)

Lettres de nos Camarades

Deux cordes à son arc

vue ne me revenait pas j'ai demandé à rentrer dans une de vos écoles et l'on m'a envoyé à Bordeaux où je suis encore.

J'apprends à faire les brosses, le cannage et aussi la vannerie et je vous assure que je n'aurais jamais cru aussi bien arriver, sans quoi j'y serais venu bien plus vite, comme disait mon camarade il faut avoir confiance dans l'avenir, en travaillant on arrive à tout.

Monsieur excusez-moi de ce long bavardage et encore bien merci pour votre journal qui nous réconforte tous.

Recevez etc...

Pierre VEYRET
338^e d'Infanterie, convalescent à Mazany,
par Aradour-sur-Glane (Haute-Vienne).

« Le message des canons »

Saint-Étienne, le 17 juillet 1917.

Cher Monsieur Brieux.

Vous m'excuserez si j'ai tardé à vous écrire pour vous remercier de votre journal qui m'intéresse beaucoup ; j'attendais d'avoir fini l'essai d'un nouveau métier pour les soldats aveugles atteints de cécité complète.

Comme l'essai a parfaitement réussi, je m'empresse de vous l'écrire afin que vous communiquiez à mes camarades ; ce métier est le dressage du canon à la machine.

Ayant été blessé le 9 mars 1915 et réformé au mois de mai de la même année, je suis rentré à l'École de Rééducation où j'ai appris la brosserie et la chaisserie jusqu'au mois de juin 1917, époque à laquelle la manufacture d'armes et cycles de Saint-Étienne m'a fait appeler pour apprendre le dressage du canon à une nouvelle machine inventée par un administrateur de la maison. Je vous dirai que je suis arrivé très facilement ; aussi, j'espère que l'on confectionnera beaucoup de machines de ce genre et les camarades qui sont dans mon cas trouveront un emploi facile et rémunératrice.

Recevez, etc...

CHARRIÈRE.

L'Écriture Cantonnet

Saint-Brévin, 31 mai 1917.

Monsieur,

M. le Dr Cantonnet vient de m'adresser une notice concernant une nouvelle méthode d'écriture dont il est l'auteur. Cette méthode permet aux aveugles de correspondre avec les clairvoyants qui ne connaissent pas le

Braille et réciproquement. Le principe essentiel de la nouvelle écriture est la reproduction en points des lettres majuscules de l'alphabet des voyants.

La méthode du Dr Cantonnet se recommande par son ingénieuse simplicité. Sans étude préalable ma femme a pu lire avec les yeux et moi avec les doigts un spécimen que m'avait adressé M. Cantonnet. L'expérience est concluante.

Autre argument: une partie des soldats aveugles ne se décident pas à l'étude du Braille, parce que, disent-ils, il ne s'en serviront jamais. Ils n'ont plus cette excuse avec une écriture qui leur permet après quelques minutes d'apprentissage, de prendre des notes qu'ils peuvent relire, de correspondre avec un fournisseur, un client, un ami. Et quel fournisseur ou ami refuserait les cinq minutes d'étude que la méthode Cantonnet, peut au maximum, exiger d'un clairvoyant?

Il faut remarquer d'ailleurs que cette méthode ne tend nullement à supplanter le Braille puisque son utilisation est limitée aux seules relations entre personnes qui n'auraient jamais communiqué en Braille.

Je me suis permis, en écrivant à M. le Dr Cantonnet, une toute petite remarque. Il y aurait avantage, je crois, à ce que les inter-

valles entre les lettres fussent légèrement augmentés. Chaque caractère se détacherait mieux et la lecture serait plus facile. J'ai été un peu gêné, en lisant le spécimen qui me fut adressé par le rapprochement des lettres. La plupart des militaires aveugles seront plus gênés encore parce que leur profession les a rendus moins habitués que la mienne à la lecture des points. Mais ce n'est là qu'une observation de détail qui n'infirme en rien la valeur de la méthode.

Je m'excuse de vous avoir si longuement parlé d'une innovation que vous connaissez peut-être déjà et je vous prie d'agréer, Monsieur, mes respectueux hommages.

DALLET,
Instituteur.

Nous sollicitons de nos camarades l'envoi de lettres destinées à réconforter les nouveaux blessés.

Celles qui seront publiées seront payées dix centimes la ligne.

Pêches d'Aveugles

— M'sieu le major, est-ce que vous m'autorisez à aller faire une partie de barque avec le sergent Darrou, cet après-midi?

C'est un de mes petits gars blessés aux yeux, bon petit enfant débrouillard, intelligent et affectueux qui vient ainsi, la semaine passée, me poser la question avec une frousse évidente d'entendre une réponse négative.

— Tu sais nager? Darrou aussi? Parfait. Vas-y. Ah! à propos... aimerais-tu par la même occasion prendre un brochet ou une perche? Passe chez moi à une heure, je te remettrai une ligne à cuillère avec la façon de t'en servir.

Le soir venu, mes deux lapins revenaient avec un nez long d'une aune. Ils avaient piqué un beau brochet d'un kilo et... l'avaient laissé se décrocher à un mètre de la barque.

L'expérience était faite néanmoins, et l'idée qui me vint de suite fut d'écrire un article sur les pêches possibles pour aveugles.

Et je le fais avec un plaisir extrême, car parler de la pêche, n'est-ce pas presque pêcher déjà?... Chevalier de la gaule impénitent, il y a environ quarante ans que je pris à la ligne ma première « roche » — lisez « gardon » — dans les fossés de Lille et depuis!... J'ai roulé un peu par-

out au gré des mutations militaires et civiles et, partout où un filet d'eau coulait dans la localité où j'étais, on était sûr de m'y trouver. Aux grandes manœuvres, ma canne à mouches figurait dans un coin de la voiture médicale. Aux haltes horaires, l'évoque encore mes deux infirmiers, de la « corvée de sauterelles », saisissant dans l'herbe, sous l'œil loustic des canonniers, les appâts pour la pêche à l'arrivée à l'étape!... Heureux temps!... Un des meilleurs écrivains de pêche anglais, Francis Francis, écrivait jadis cet aveu touchant et presque religieux :

« Après les remerciements que je dois à Dieu pour m'avoir donné l'être, je dois le remercier de la faveur qu'il m'a taïte en me permettant de pêcher à la mouche artificielle! »

Et, sur un mode moins « britannique » mais tout aussi convaincu, un de nos maîtres contemporains, Buthod, écrivait en substance dans sa préface de « la Pêche au lancer » :

« La raison préremptoire pour laquelle Mahomet fut contraint d'inventer la houri à l'usage de son paradis, c'est que, l'Arabie étant dépourvue de cours d'eau, il ne connaissait pas la pêche à la ligne! »

Je partage pleinement ces deux avis; Confiteor!... et, ma profession de foi de « pauvre pêcheur » ainsi faite, j'entre en plein dans le vif de notre sujet.

Les modes de pêche à la ligne dont peuvent bénéficier nos blessés sont assez nombreux. En fouillant dans mes souvenirs et mon expérience personnelle, je trouve par ordre d'importance : 1^o Pêche à la cuillère; 2^o Pêche à la pelote; 3^o Pêche à la « sonde »; 4^o Pêche à la « branlette »; 5^o Pêche à la « vourmée » et au poisson mort; 6^o Pêche à la ligne plombée ordinaire sans flotteur.

1^o Pêche à la cuillère.

Elle s'adresse au brochet, à la perche, au gros chevesne et éventuellement à la truite, dans les cours d'eau qui en contiennent un peu partout, comme le Doubs. Elle se pratique en bateau; un rameur dirige la barque, longe les rives autant

que possible, ou contourne avec habileté les touffes de roseaux et d'herbes derrière lesquelles les maîtres bandits sont à l'affût du paisible goujon ou de l'insouciante vandoise.

Le pêcheur, assis à l'arrière, tient en main une planchette sur laquelle est enroulée une trentaine de mètres de corde. A l'extrémité dudit, est une « cuillère », c'est-à-dire un appât métallique ayant en général la forme d'une louche de cuillère à café dont on aurait rogné la queue. Un hameçon simple ou triple adorne cet engin et un émerillon sis entre la cuillère et le cordonnet empêche ce dernier de « vriller ».

Tel est l'engin simple avec lequel, sur l'immense majorité des rivières et des lacs de France, on réussira passablement ou très bien, avec de légères variantes locales imposées par la profondeur, la nature du fond, la grosseur des pièces probables. Un cordonnet de la grosseur n° 5 du fil de lin tressé et tanné des catalogues est excellent et suffit à tout. Un petit bout de fil d'acier de 0^m,20 entre la cuillère et le cordonnet n'est pas indifférent. Je me rappelle avec un regret amer certain « pépé » de quinze livres avec qui j'eus sous le pont de Rans — dans le Doubs — une discussion d'un bon quart d'heure et qui me coupa mon fil de lin au-dessus de la cuillère, tant il l'avait « engoulée ». Je l'aurais eu, s'il avait mordu sur du fil d'acier...

Ainsi, la barque s'en va, à l'allure normale de promenade. De temps à autre, pan! pan!... un bienheureux frémissement est transmis à la main du pêcheur. Halte!... on enroule alors plus ou moins vite le fil sur la planchette et d'un mouvement souple et continu que l'on a vite fait de saisir, on envoie délicatement le client dans la barque...

Que d'heures heureuses passent ainsi, combinant les délices d'une promenade en air vivifiant avec l'intérêt d'une partie de pêche...

Quelle est, me demanderez-vous, la meilleure cuillère?... Heu! Heu! la forme des cuillères est un peu comme la forme de gouvernement... la meilleure est encore à trouver, mais, rassurons-nous, il y en a

Pêches d'Aveugles

néanmoins d'excellentes... (je parle des formes de cuillères). Je suis d'ailleurs sur ce chapitre d'un scepticisme effroyable. N'importe lequel des nombreux modèles existants, je l'utilise avec une égale conviction. Voici à la suite de quelles expériences spéciales j'en suis arrivé là...

J'ai eu la veine d'avoir, il y a quelques années, comme compagnon de pêche, un vieil oncle extraordinaire, pêcheur forcené et que j'avais, pour ma part, contribué à gangrener quelque peu sur le point spécial de la pêche à la « kérière » (telle était sa façon de prononcer « cuillère »). Pendant trois ans de suite, nous avons pratiqué ensemble ce sport, et, abusant traîtreusement de la confiance qu'il avait en moi, j'en ai profité pour faire défiler au bout de sa ligne toutes les variétés les plus fantastiques de « kérières » de France et d'Angleterre... Convaincu, le « tonton » pêchait avec l'énergie et la conviction du pêcheur endurci et, résultat inattendu mais très instructif, prenait sensiblement autant de poisson que moi, qui me réservais cyniquement les cuillères que je croyais irrésistibles.

Une expérience de trois années peut compter. Depuis, sans nul souci des formes ni des couleurs, j'arbore au bout de ma ligne ce que j'ai en fait de cuillères et ce

que je trouve sur place dans le pays. Disons seulement, pour fixer l'esprit des néophytes qui ont besoin d'un « Credo », qu'une cuillère dite « américaine » n° 2 et que la cuillère dite « de Genève » de 7 à 8 centimètres de long réussissent partout.

Sur ce, disons adieu aux brochets et passons aux barbillons!...

2^e Pêche à la sonde.

Nous sommes cette fois en 1897, en pleine Loire, sur un beau banc de gravier. Le courant est vif. L'eau a environ un mètre de profondeur. Notre barque est fichée en plein courant, l'avant regardant l'amont, et solidement fixée. Je suis installé à l'arrière du bateau, face à l'aval, et j'ai en mains une planchette sur laquelle est enroulée une soie solide d'une trentaine de mètres : au bout, un plomb coulant de forme ovalaire, de 30 à 40 grammes, et en dessous de ce plomb, une « empile », c'est-à-dire un solide crin de Florence muni d'un hameçon n° 1 et un fort de fer.

SEXE

Médecin-Major de 1^{re} classe, Chef de Service,
Centre principal d'Ophtalmologie,
Région du Nord.

(A suivre).

Nos Écoles de Province

ÉCOLE GÉNÉRAL MAUNOURY

Caluire (Rhône)

Le mariage de René de Witte avec Mlle Françoise Genin, célébré le 12 juin à Caluire, a été l'occasion d'une belle manifestation de sympathie envers notre valeureux camarade. Il la méritait d'une façon toute spéciale.

Arrivé à l'école Maunoury à l'état de loque humaine, aveugle, l'avant-bras droit arraché, deux doigts de la main gauche paralysés, on aurait pu dire de lui comme du vieux maréchal de Louis XIII :

Que Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Mais ce cœur n'avait pas tremblé, la volonté y était demeurée intacte. Grâce à une énergie surhumaine, grâce aussi à une sollicitude attentive et à l'ingénieux couteau que M. Lotz,

de l'A. V. H. sut imaginer à l'usage de manchots, il est devenu un des meilleurs brossiers de l'école; il en est un des plus beaux titres d'honneur, celui dont elle se paraît avec le plus de fierté devant le Président de la République lui-même lors de la visite de M. Poincaré à la foire de Lyon.

Aujourd'hui, le mariage a consommé l'œuvre, la rédemption s'est achevée par l'amour.

Suivant des rites qui deviennent traditionnels à Caluire, M. l'adjoint au maire Terrasse, M. l'aumônier de l'ambulance et M. de la Boisse ont tour à tour fait au jeune couple les honneurs de la mairie, de l'église et de l'école, elle même, dont les élèves réunis dans la salle du Braille manifestèrent la joie accoutumée.